

JOËL MICHEL

Le lynchage aux États-Unis

La Table Ronde



Extrait de la publication

LE LYNCHAGE
AUX ÉTATS-UNIS

DU MÊME AUTEUR

Condoleezza Rice, la puissance et la grâce, La Table
Ronde, 2006.

JOËL MICHEL

LE LYNCHAGE
AUX ÉTATS-UNIS



LA TABLE RONDE
14, rue Séguier, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2008.

ISBN 978-2-7103-2951-0.

Sommaire

I. Le Sud	9
Une institution très particulière	9
Une extrême Europe	14
Après l'esclavage	18
Un apartheid incomplet	22
II. La justice populaire	28
« Cause du décès : inconnue »	28
La vie hasardeuse du Noir américain	33
Juger mieux que les juges	38
La confusion des genres	42
Que fait le shérif ?	49
Une justice sur mesure	55
III. L'honneur de la femme blanche	66
La Belle et la Bête	67
Le fardeau de l'homme blanc	75
Un mythe commode	80
Mary Phagan, vierge et martyre	90
IV. Le roi coton	94
Une frontière conquérante	98
Métayage ou servage	102
L'empire du fouet	106
Lynchage, prix et main-d'œuvre	110
Lynchages entre Blancs	113
La voie texane	124
v. Les victimes	128
« Tu es le nègre de qui ? »	128

Les dangers de la réussite	133
Deuil et résignation	137
Les chemins de la résistance	147
Des Sudistes à part entière	157
VI. Les bourreaux	169
Tous coupables ?	170
L'impossible dissidence	182
L'innocence des bourreaux	188
De troubles personnalités	198
VII. Une culture de la cruauté	208
Sauvageries de l'Ouest, barbaries du Sud	210
L'apaisement par la torture	221
Un dieu tribal	229
Les flammes de l'Enfer	235
Du sacrifice humain au Grand Guignol	240
VIII. Le déclin	249
Le Sud immobile	249
Le Sud divisé	257
La femme blanche sauve son honneur	265
La grande migration	276
Le pays nous regarde	280
Du lynchage au lynchage légal	288
IX. La mémoire	293
Un monde qui meurt	293
Jasper, la ville où le temps s'est arrêté	305
Le temps de la mémoire	313
Notes	329
Bibliographie	339

I

Le Sud

Une institution très particulière

Jesse Washington allait avoir dix-sept ans. Peut-être était-il un peu retardé mental. Il travaillait comme le reste de sa famille dans les champs de coton des Fryer, près de Waco, au Texas. Le 8 mai 1916, la fermière est assassinée chez elle, sans doute violée. Jesse Washington, arrêté, avoue le crime. Son procès est prévu pour le lundi 15 mai. Pendant le week-end, des milliers de personnes affluent à Waco : un lynchage s'organise. Dans une salle où s'entassent des centaines d'hommes en armes, le jury a à peine le temps de le déclarer coupable que, aux cris de « *Get the nigger !* », un groupe s'empare de lui. Le *Waco Times Herald* décrit la suite (1)* : ils le traînent en bas des escaliers, lui passent une chaîne autour du corps et l'attachent derrière une auto. La chaîne casse. Un grand gaillard la fixe à son poignet et tire Jesse Washington derrière lui. Sur le chemin, la foule arrache les vêtements du garçon, le frappe avec tout ce qui lui tombe sous la main, des briques, des pelles, des bâtons. On lui coupe les oreilles et on lui coupe le sexe. « Il reçut tellement de coups et de blessures qu'il n'était plus noir, mais rouge

* Les notes se trouvent en fin d'ouvrage, pages 329 et suivantes.

de sang des pieds à la tête quand on arriva au lieu du supplice. » Toutes sortes de matériaux inflammables ont été empilés au pied d'un arbre. On y met le feu, et on jette la chaîne passée autour de son cou au-dessus d'une branche pour le suspendre dans les flammes. L'adolescent s'accroche à la chaîne, on lui coupe les doigts. On le plonge à plusieurs reprises dans le feu, où il se tord, langue pendante. « Les spectateurs étaient accrochés aux fenêtres de l'hôtel de ville et des autres bâtiments d'où on avait une bonne vue et, quand le corps du Noir commença à brûler, des cris de joie s'élevèrent des milliers de poitrines. » On estime la foule entre dix mille et quinze mille personnes. Jesse Washington met longtemps à mourir, car aucun des vingt-cinq coups de couteau qu'il a reçus n'est mortel et on prend soin qu'il ne s'étrangle pas. Pendant que son corps se carbonise dans les cendres fumantes, la foule s'écarte pour permettre aux femmes et aux enfants de venir regarder. Au bout d'un moment, on le pend de nouveau puis quelqu'un attrape son torse au lasso et le traîne derrière son cheval dans les rues de Waco. Les membres se détachent, ainsi que la tête, que l'on place sur le seuil d'une femme de mauvaise vie. Des petits garçons s'en emparent pour extraire les dents, qu'ils vendent 5 dollars pièce. Chaque maillon de la chaîne est vendu 25 cents. Les restes sont ensuite emmenés à Robinson, le village noir dont Jesse Washington est originaire, et exhibés pendant quelques heures sur un poteau téléphonique. On les récupère pour les jeter de nouveau dans le feu à la fin de l'après-midi, et finalement à la fosse commune.

Waco n'est pas un village perdu. C'est « l'Athènes du Texas », fière de son université, la ville aux soixante-trois églises ; elle est riche, le coton se vend très bien. Et Jesse

Washington n'est qu'un des quatre mille hommes et femmes à être pendus ou brûlés vifs des années 1880 à 1940. En cette année 1916, la même population qui lynche des Noirs participe à des manifestations contre la barbarie allemande en Belgique et s'émeut du sort des Arméniens. La plupart des Américains d'aujourd'hui ne peuvent le comprendre. Après l'exposition itinérante de photos de lynchage *Without Sanctuary* (2) organisée il y a quelques années dans de petites villes du Sud, la presse locale se faisait l'écho des réactions stupéfaites d'hommes et de femmes qui interrogeaient leurs parents sur ce passé. Ces photos, ces cartes postales – une série complète pour le supplice de Jesse Washington – offrent au public la vue insupportable des corps mutilés dans leur nudité et leur saleté ; plus insupportable encore, sur ces mêmes cartes, figure une foule de témoins, parmi lesquels les bourreaux, qui regardent l'objectif, souriants ou fiers.

La juxtaposition de ces misérables dépouilles et de l'absence de remords, de la bonne foi satisfaite des spectateurs ouvre un abîme. En effet, ce ne sont pas des photos de guerre, prises par des correspondants dans des conditions dangereuses, des photos de l'univers concentrationnaire mises en scène par les libérateurs, des photos faites par des témoins indignés soucieux de témoigner pour les victimes, mais des photos prises par les bourreaux pour les bourreaux, des souvenirs à partager. James Allen, qui a rassemblé cette collection, les a retrouvées chez des membres du Ku Klux Klan, mais aussi dans des albums familiaux, à côté des photos de vacances. Elles ont été pour la plupart prises par le photographe du coin : ainsi Fred Gildersleeve, « Gildy », honorable photographe de la ville de Waco pendant une

cinquantaîne d'années, était installé dans le bureau du maire, aux premières loges. Mais il est vrai qu'il y avait une telle foule qu'il a eu du mal pour les gros plans. Ces clichés sont expédiés à la famille et aux amis avec le commentaire approprié. Au dos d'une carte représentant le corps calciné de Jesse Washington, on lit ce message : « C'est le barbecue d'hier soir. Je suis à gauche, où j'ai fait une croix. Votre fils, Joe (3). » Cette barbarie acceptée, revendiquée, dans une société évoluée, est d'une radicale étrangeté. Pourtant, pendant des décennies, jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, elle fait des dizaines de victimes chaque année, jusqu'à deux cents dans les pires moments, dont 80 % de Noirs. « Le lynchage, écrit Dora Apel, est une pratique qui conduit des gens ordinaires à commettre des atrocités extraordinaires au nom du maintien des valeurs de la civilisation (4). »

Les historiens américains s'y intéressent depuis une dizaine d'années environ. Le souvenir n'en avait pas disparu, mais gardait une coloration très « western » entre voleurs de chevaux et attaques de diligences. Ce folklore masquait la réalité. C'est à la fin du XVIII^e siècle qu'à l'instigation du juge Lynch, les bons citoyens de Virginie se mirent à infliger des châtiments corporels à ceux qui enfreignaient la loi, l'ordre, les bonnes mœurs. Cette sanction extra-légale imposée par la communauté dans des territoires inorganisés, ou dans lesquels il fallait aller chercher l'autorité à plusieurs jours de cheval, cessa bientôt d'être une pratique de la frontière, pour devenir une alternative au système judiciaire. En effet, ce sont souvent des criminels qu'on a déjà arrêtés que la communauté se donne la satisfaction de punir promptement et de façon proportionnée au crime. Le lynchage n'était pas forcément mortel – on garde l'image du goudron et

des plumes – mais le devient presque toujours dans les années 1830. Après l'émeute de Vicksburg du 6 juillet 1835, pendant laquelle on pend cinq hommes, la pratique se répand au niveau national (5). Jusque dans les années 1860, on lynche des Blancs, des Indiens, des Mexicains, des gens de la frontière, des voleurs de bétail, des hommes sans foi ni loi, mais peu de Noirs : c'est à leurs propriétaires de faire justice, et ils hésitent. S'il faut bien se débarrasser de quelques irrécupérables, coupables de meurtre ou de viol, l'esclave est un capital précieux. Quel paysan vicieux irait tuer sa mule, dilapidant son bien (6) ? De toute façon, le lynchage reste encore la marque de l'Ouest, de la Californie en proie à la ruée vers l'or dans les années 1850 notamment, où le crime devient incontrôlable et où s'illustrent les comités de *Vigilantes* de San Francisco de 1851 et 1856, qui substituent l'arbitraire à l'anarchie en s'en prenant violemment aux immigrants.

La guerre de Sécession généralise la violence expéditive dans le Sud, où la guerre civile se poursuit, à coups d'enlèvements, d'expéditions punitives du KKK contre les républicains et leurs alliés noirs, jusqu'en 1871. Quand cette violence généralisée faiblit, le lynchage subsiste dans le Sud, où il devient un des instruments du conflit racial. La liberté a privé le Noir de valeur marchande. La pratique prend des proportions épidémiques à partir de la fin des années 1880 – on commence alors à réunir des statistiques – jusque dans les années 1900. Il s'agit pour les Blancs de réaffirmer leur maîtrise sur les Noirs, de les faire obéir au patron blanc et de supprimer toute velléité de relation sexuelle avec une femme blanche : de les « remettre à leur place », selon le terme consacré. Une fois l'autorité blanche réaffirmée et enca-

drée par les lois de ségrégation, dites lois *Jim Crow*, le lynchage marque le pas, pour devenir dans l'entre-deux-guerres un phénomène largement cantonné au Sud rural. Celui-ci a perdu « l'institution particulière » comme on appelait l'esclavage, mais s'est donné cette autre institution très particulière. Pendant plusieurs décennies après 1890, c'est en effet l'apanage d'un Sud obsédé par la question noire, qui entend la reconstruction après la guerre de Sécession comme une reconstruction à l'identique et perdure dans ce qu'il a de plus vénéneux. Un Sud apparemment immobile, même quand il est travaillé par la modernité, et qui ne connaîtra de véritable reconstruction qu'après de nouvelles crises qui culminent avec le mouvement pour les droits civiques des années 1960. C'est lui qu'il nous faut présenter brièvement pour mieux comprendre comment les peurs et les haines s'enracinent dans une terre fertile.

Une extrême Europe

Le Sud dont il est question ici n'existe plus. Il a disparu dans les années 1940, grâce aux dépenses militaires, au programme de construction des autoroutes, à la climatisation et à la mécanisation du ramassage du coton, au cours de ce que Comer Vann Woodward, son plus grand historien, a appelé « la révolution du bulldozer ». Auparavant, comment le cerner ? N'est-il pas pour nous mythe autant que réalité, du Tara de Scarlett O'Hara au comté de Yoknapatawpha, ce « timbre-poste » dont Faulkner fit un univers (7) ? Il est l'image d'Épinal, des grandes demeures à colonnades au milieu des magnolias et chant des Noirs penchés sur le coton. Le Sud est moins une géographie qu'un état d'esprit (8),

étroitement associé à un mode de fonctionnement social, une identité et une culture, ce qui évite de lui poser des bornes trop strictes sur la carte. Ce sont les quinze États esclavagistes ou les onze États qui firent sécession. C'est bien sûr le Vieux Sud, avec pour axe le grand fleuve, mais rien de plus sudiste que l'est du Texas et le nord de la Floride... Le Sud est une histoire nouée par la convulsion que fut la guerre de Sécession, sublimée dans le culte de « la Cause perdue », qui devint « pendant un demi-siècle cette étrange contrée, exsangue et prostrée, où les morts étaient plus vivants que les vivants (9) » et qui ne termine son deuil qu'à l'époque où Faulkner le dissèque, au milieu du siècle suivant. C'est sur les trois générations qui ont vécu cette période que porte ce livre. En cela, le Sud est européen autant qu'américain. Si l'Europe est espace-temps quand l'Amérique est espace-mouvement, le Sud, avec ses traditions, ses rites et ses deuils est une terre vieille, qui ploie comme la nôtre sous le poids de son histoire. C'est pourquoi André Bleikasten peut y voir « une Extrême-Europe » comme la Californie est une « Extrême Amérique ».

Par sa profondeur historique, ce sens de la place de chaque chose et de chacun, son enracinement, son attrait pour la répétition de ce qui a été, le Sud n'est pas cette Amérique qu'on imagine détachée des lieux et souvent du temps, disponible (10). Société rurale et agraire contre un Nord commercial et industriel, le Sud partage peu les grands mythes nationaux. Le pays de l'abondance (*The Land of Plenty*) ? Ce fut le cas sans doute, il y a fort longtemps, et c'est de nouveau le cas aujourd'hui. Mais dans la période qui nous occupe, il incarne une expression très peu américaine de la pauvreté. En 1938,

le Président Roosevelt y voyait le premier problème économique du pays, et au début du XX^e siècle l'écart de richesse par tête entre le Sud et le Nord était du même ordre qu'entre l'Allemagne et la Russie. Il faut donc voir le Sud comme un *Mezzogiorno* ; ceci implique, comme dans le sud de l'Italie, une conception différente de l'honneur, de la religion, de la violence. Ensuite, l'Amérique est une *success story* : jusqu'au Vietnam du moins, elle a toujours réussi dans tout et a toujours été convaincue qu'elle y réussirait. Or l'histoire du Sud est faite aussi de frustrations et d'échecs – il partage, avec l'Europe encore, le souvenir de ses défaites qui ne sont pas seulement militaires, mais économiques et sociales. Les Sudistes savent que tout n'est pas possible ; ils ont cela en commun avec le reste de l'humanité sans doute, mais pas avec les autres Américains.

Pour ceux-ci, richesse et succès ont nourri une légende de l'innocence : le mal est resté dans le Vieux Monde, pensent les tenants d'une supériorité morale des États-Unis. Mais le Sud croit à la réalité du mal et de la faute et rien dans son expérience ne le dispose à accepter ce credo américain que l'homme est perfectible, que tout mal a un remède, tout problème humain une solution. « Dans le plus optimiste des siècles et le plus optimiste des pays, le Sud restait fondamentalement pessimiste dans sa vision de la société et sa philosophie morale (11). » On y ajoutera l'incapacité à accepter le pluralisme culturel ou le relativisme. Seuls existent le Bien et le Mal. Le monde est perçu comme un environnement hostile, et le Sud, qui se sent victime, développe une mentalité d'assiégé et de persécuté (12) prompt à rejeter la faute sur l'autre – le Nord bien sûr, les étrangers en général, et avec une intensité extrême, les étran-

gers de l'intérieur, autrement dit les Noirs, dont le Sud est pourtant le pays.

Pour mieux saisir l'originalité de l'univers mental et des codes sociaux qui régissent la société sudiste, il faut aussi évoquer le code de l'honneur. On l'imagine à tort comme un vestige pittoresque de la société des planteurs et d'une aristocratie oisive. En réalité, il imprègne toute la vie du Sud, comme c'est le cas de toute société traditionnelle : pour faire vite, l'honneur de l'homme du Sud, c'est l'honneur méditerranéen (13). Dans cette société extravertie, on vit avant tout dans l'image que vous renvoient les autres. Aussi convient-il de s'affirmer sans cesse face à eux, en acceptant que la violence et le conflit gouvernent les relations entre des hommes libres, qui, au respect de la loi, préfèrent le règlement de comptes personnel. Culte de la pureté de la femme, nationalisme, conformisme absolu et refus de la déviance caractérisent ces sociétés, où l'idéal de virilité – *manhood* – est entendu très largement comme liberté et affirmation de ses droits par l'individu. Les anthropologues confirment que, partout où l'esclavage devient structurellement très important, toute la culture des maîtres est centrée sur l'honneur. Et l'inverse de l'honneur est la sujétion de l'esclave, dont on peut donc nier la valeur humaine. La tradition sudiste est aristocratique en ce qu'elle s'appuie sur un système de castes, antidémocratique par nature. Les Noirs étant totalement exclus de la communauté des citoyens, le statut social ainsi conféré à tous les Blancs entraîne une solidarité autour du discours raciste et de ce que Frederickson appelle une *Herrenvolk identity* – une identité de caste d'ailleurs totalement opposée à l'idéal « américain » d'un consensus démocratique (14).

Après l'esclavage

Le Sud est fier de sa civilisation. Elle est pourtant construite autour d'un racisme institutionnalisé et, quand une ségrégation de plus en plus élaborée succède à l'esclavage, d'un mépris de l'homme. C'est parce qu'on refuse à certains la qualité d'homme qu'on peut leur faire subir la souffrance et la dégradation des codes noirs, puis des lynchages. Qui perd sa qualité d'homme ? L'esclave. À qui la refuse-t-on ? Au Noir. Esclavage et racisme ne vont pas forcément de pair, nous disent les anthropologues (15).

Dans le sud des États-Unis, le processus de déshumanisation est en quelque sorte cumulatif. L'expérience de l'esclavage est fondatrice (16) et prend ici une grande spécificité. Dans beaucoup de sociétés, tomber en esclavage est un sort qui menace presque chacun – en raison des hasards de la guerre notamment – mais on en sort également par l'affranchissement : ce n'est donc pas un statut propre à figer deux catégories d'essence inconciliables. Il est dégradant : l'esclave est soumis aux lois gouvernant la propriété privée ; en même temps, il reste un être humain avec des droits, sauf dans le champ politique. Et c'est presque toujours un esclave domestique ou urbain. Une rupture fondamentale se produit dans l'empire romain lorsque la main-d'œuvre servile est massivement employée sur de grandes exploitations céréalières et d'élevage extensif dans le sud de l'Italie. C'est cette économie de plantation tournée vers le marché qui transforme l'esclave en un simple animal, d'où la violence désespérée des révoltes qui suivirent. Une même économie de plantation se développe dans les Amériques à l'époque moderne, particulièrement dans les îles pour la canne à sucre, et dans le sud des États-

Unis pour le coton. D'une société qui pratique l'esclavage, ce qui est relativement courant, on passe alors à une société esclavagiste, c'est-à-dire fondée sur lui et dont, sauf quelques cas africains mal étudiés, les deux grands exemples restent le Sud italien du II^e siècle avant J.-C. au II^e siècle après J.-C. et certaines zones du Nouveau Monde (17). Comme les guerres Punique alimentèrent la Sicile en bétail humain, la traite négrière alimente les Amériques.

Entre ici en jeu un deuxième élément : l'image du Noir en Occident. On ne reviendra pas sur l'assimilation entre le Noir et le Mal dans la mythologie chrétienne, sa stigmatisation dans les colonies avant même son abaissement légal (18), une déshumanisation qui, au XVIII^e siècle, touche à l'animalisation. L'évolution du sud des États-Unis est spécifique. Esclavage et racisme finissent par se confondre car ils se nourrissent l'un l'autre, les préjugés contre les Noirs rejaillissant sur tous les esclaves et les préjugés contre les esclaves se concentrant sur les Noirs (19). En Virginie d'abord, l'économie de plantation qui se développe entre 1690 et 1730 transforme les Noirs en un groupe de parias ; tandis que sur les plantations du Brésil, ils fournissent aussi l'encadrement, aux États-Unis il y a assez de Blancs pour le faire ; les codes noirs sont inhumains, les Noirs libres perdent alors leurs droits. Cependant, c'est au XIX^e siècle seulement que le racisme se constitue en idéologie rationalisée, pour défendre la société esclavagiste contre les attaques des abolitionnistes, avant de connaître son apogée à la fin du siècle grâce au darwinisme social (20).

Comment finissent les sociétés esclavagistes ? À cet égard, le Sud est dans une situation très particulière. Nulle part la société esclavagiste n'a prospéré à ce point,

ni ne s'est structurée aussi solidement, autour du coton. Ailleurs triomphe la canne à sucre. Ses durs travaux demandent quantité d'esclaves vite décimés et sans cesse remplacés. Les États-Unis y échappent, sauf dans treize paroisses de Louisiane, où l'on constate le même déclin démographique que dans les îles à sucre (21). Avant guerre, à chaque décennie la population noire des États-Unis croît de 25 %, tandis qu'aux Caraïbes et au Brésil, elle décroît de 20 %. La plantation sucrière – celle de café ne vaut guère mieux – importe des hommes jeunes, n'a pas besoin des familles et recourt à la traite jusqu'au bout ; les esclaves nés en Afrique y restent majoritaires, alors qu'ils sont 1 % aux États-Unis en 1865. Ce contraste a permis de décrire la société esclavagiste américaine, moralement indéfendable, comme un modèle pionnier de capitalisme efficace ou une société unique fondée sur des relations paternalistes, lesquelles n'existent pas ailleurs dans le Nouveau Monde. Les sociétés esclavagistes d'Amérique du Sud sont donc en voie de dissolution naturelle, sauf celle du Brésil, dure envers les Noirs comme partout mais où, à défaut de métissage général, la stratification raciale qui accorde un rôle important aux mulâtres exclut la polarisation extrême qui se développe dans le sud des États-Unis.

C'est donc une autre comparaison qui s'impose. Le Sud, lorsque la suppression de l'esclavage remet en cause tous ses fondements, économiques, sociaux et politiques, se trouve dans une situation post-coloniale, avec cette différence capitale qu'il n'y a pas de métropole vers laquelle se tourner pour échapper à l'impossible tête-à-tête avec les anciens dominés. Français d'Algérie, Portugais d'Angola, Néerlandais de Java, Britanniques de partout n'imaginent pas plus que les Blancs du Sud

- Williamson Joel, *The Crucible of Race, Black-White Relations in the American South Since Emancipation*, New York, Oxford University Press, 1984.
- Without Sanctuary : Lynching Photography in America*, James Allen, Santa Fe, New Mexico, Twin Palms, 2000 ([http://withoutsanctuary.org/](http://without sanctuary.org/)).
- Witnessing Lynching : American writers respond*, Anne P. Rice ed., New Brunswick, NJ, Rutgers University Press, 2003.
- Wood Amy Louise, « *Lynching photography and the "black beast rapist" in the southern white masculine imagination* », in *Masculinity : bodies, movies, culture*, Peter Lehman ed., New York, Routledge, 2001.
- Wood Amy Louise, *Lynching Photography and the Visual Reproduction of White Supremacy*, in *American Nineteenth Century History*, Vol. 6, Number 3, September 2005, pp. 373-399.
- Wood Forrest G., *Black Scare : The Racist Response to Emancipation and Reconstruction*, Berkeley and Los Angeles, 1968.
- Woodward C. Vann, *The Strange Career of Jim Crow* (troisième édition révisée), Oxford University Press, New York, 1974.
- Woodward C. Vann, *Origins of the New South 1877-1913*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1951.
- Woodward C. Vann, *The Burden of Southern History*, Louisiana State University, 1960, en particulier *The Search for Southern Identity*, pp 3-25.
- Wright George C., *Racial Violence in Kentucky 1865-1940. Lynchings, Mob Rule and Legal Lynchings*, Baton Rouge, Louisiana University Press, 1990.
- Wright Richard, *Black Boy*, 1945, Folio, Gallimard, 2001.
- Wyatt-Brown Bertram, *Southern Honor, Ethics and Behavior in the Old South*, New York, Oxford University Press, 1982.
- Zimring Franklin E., *The Contradictions of American Capital Punishment*, NY, Oxford UP, 2003.

CET OUVRAGE A ÉTÉ REPRODUIT ET
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
EN MARS 2008, POUR LE COMPTE DES
ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : mars 2008.

N° d'édition : 149481.

N° d'impression : •••••

Imprimé en France.